

1 PER 75-1



DEC 2016 / LETTRE N°12



Un deuil sans fin

On estime à 1 400 000 les soldats français et coloniaux tués, soit un combattant sur six. L'Ariège seule a perdu près de 7000 hommes. Jamais une guerre n'a été aussi meurtrière. Pour les hommes au front, la mort, celle qui frappe leurs camarades et celle qui plane sur eux, est un quotidien terrible qui les encercle. Pour toutes les familles, les quatre années de la guerre sont des années d'une angoisse sans fin. Toutes les familles sont touchées et, en une sinistre fatalité, certains foyers le sont plusieurs fois.

Jeune veuve de guerre... Noémie Canal, de Nalzen (Don famille Carbonne).

Dans le cadre de leur mission de valorisation de l'histoire collective de l'Ariège, les Archives départementales et le Conseil Départemental de l'Ariège ont initié l'an passé une grande collecte de la mémoire écrite des « poilus » ariégeois. Parallèlement, des actions de valorisation sont engagées, parmi lesquelles cette « Lettre du Centenaire de la guerre 14-18 en Ariège ». Au cours de ces années de commémoration, elle est publiée à raison de quatre numéros par an.

La « Lettre du Centenaire » est également disponible en téléchargement libre sur le site du Conseil Départemental de l'Ariège : www.ariège.fr

Sur le front, la tombe

Alors que dans les guerres précédentes les soldats tués étaient inhumés collectivement, dès le début de cette guerre s'impose une volonté morale de respect du soldat par la famille avec l'identification et donc par une sépulture individuelle, quand c'est possible, dans des cimetières provisoires et en tenant compte des rites religieux de chacun. L'administration militaire enverra un plan du cimetière à la famille avec l'emplacement de la tombe. Plus tard, après la guerre on élèvera des nécropoles nationales ou, selon la volonté des familles, on procédera au retour des corps.



La relève des morts, les Espagnols, 1915. Photographie de Jules Carbone (collection M. Fauré).

Ce sont les camarades qui rendent un ultime hommage et qui, souvent, personnalisent la tombe par une croix, une inscription, un nom, un objet...



La tombe d'Albert Améhat, tué en mai 1916 : dernière photo d'un album de tranchée archivée de la famille Casati, de Rabat.

15 Septembre 1915, Quennevières, poste de secours du boyau Philippe

Une inhumation. Poignante cérémonie ! Le plateau battu par le vent et, sur le bord de la route, le cimetière. Les trois fosses sont ouvertes au niveau de la troisième rangée, qui s'amorce. Les trois cadavres sont étendus au bord des trous (...). Une demi-section rend les honneurs. Les hommes sont raides, étouffant leur émotion sous leur attitude militaire. Ils présentent les armes devant les corps. L'aumônier, brandardier régimentaire, est en face du piquet de soldats, de l'autre côté des fosses. C'est un homme à la barbe grise, au nez aquilin, aux yeux très doux, cachés dans les orbites creux. Il a mis une étoile noire par-dessus sa capote. Nu-tête, droit, au milieu des croix du cimetière, il dit ses oraisons. Sur la route, des hommes se sont arrêtés. Le casque aux doigts, ils s'agenouillent. L'abbé nous parle. Son allocution est simple, émouvante, énergique. Les 75 volent par-dessus nos têtes, quelques balles chantent (...). Personne ne pense même à broncher. Et, tandis que la dernière prière s'étrangle dans la gorge de l'abbé, les lambeaux de chairs sont descendus dans les tombes (...). Et les larmes aux yeux, les paroles miséricordieuses prononcées par le prêtre résonnant encore aux oreilles, tous, nous sommes revenus à notre poste, en nous jurant de poursuivre jusqu'au bout la guerre et de supporter nos souffrances pour réaliser nos espoirs de vengeance sacrée, puisqu'elle sauve le droit, l'humanité, le bon, le juste.

Extrait de René Barthe, médecin, de la Barthe-de-Secour.

Je vous disais dernièrement comment il avait été blessé, mais ça blessure a été mortelle, il n'a dit que quelques dernières paroles dont je me souviendrais toujours. Pendant il a appelé l'annuaire, l'annuaire l'annuaire, et ensuite cet étendard en murmurant au revoir les amis.

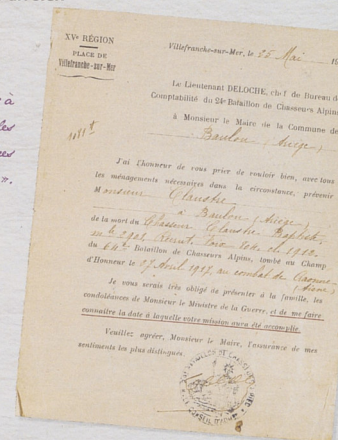
Puis larmes dans mes yeux. "Pauvre André, pauvre André, me suis-je pensée. Lui, qui toujours me disait de me tenir ; si jamais il m'arrivait de rester sur le champ, mes "Pauvre André" être défilés, au moins m'a-t-il dit plusieurs fois ; tu ne apprendras que quelques jours après.

Voilà aussi, pour une bonne chose que j'ai retardé cette lettre. J'ai peur de froisser de ses paroles.

Quarante huit heures après l'attaque était retournée, la première des choses à lui de l'ancien Guiraud le lieutenant était à la même compagnie dont nous vivions tous les trois ensemble

L'avis de décès est envoyé au maire qui a la terrible mission de porter la nouvelle dans la famille. Quand, dans le village, il sort de chez lui, avec son habit et son chapeau en signe de respect, la population se fige en attendant de voir devant quelle maison il va s'arrêter.

Avis de décès à Baulou « avec tous les ménagements nécessaires dans la circonstance ».



Des camarades écrivent aux parents, à l'épouse, à la fiancée, soit parce qu'ils l'ont promis au mourant, soit parce que les proches ont besoin de savoir et l'ont demandé ; ils rapportent les derniers moments, ils transmettent les dernières paroles qui vont hanter ceux qui les reçoivent jusqu'à la fin de leur vie.

et nous nous sommes débrouillés le lendemain pour faire transporter son corps en arrière. Nous tous les deux accompagnés notre camarade André à sa dernière demeure, et après lui avoir fait nos derniers adieux, nous avons enterré la tombe, en mettant un papier avec son nom dans une bouteille. Il a été soigneusement placé une croix portant son nom aussi, dans le cas où il s'écarterait il sera toujours dans la bouteille.

J'aurais écrit au il est eussent, est au petit cimetière du Sattel-Bab. Rappelez-vous de ce nom. Car je comprends qu'après la guerre nous voudrions le retrouver son corps. Ce sera très facile, surtout étant dans cimetière.

Si jamais je fais le bonheur de me sauver, je pourrais vous y conduire avec les yeux fermés, aussi bien au cimetière que sur le terrain où il a été touché

Lettre adressée par un camarade aux parents d'André Lapasse, de Eubex, relatant ses derniers instants et la façon dont sa tombe a été signalée (Don famille Marcaïkov).

À l'arrière, la douleur

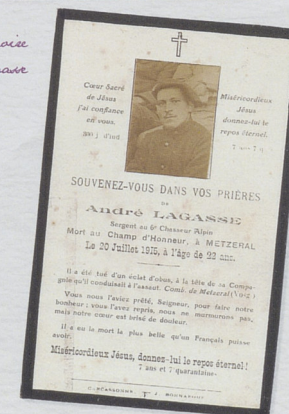
Dimanche 20 décembre [1914]

Abel a été tué (...) Oh ! quelle horreur que cette guerre. Nous montons à la métairie et dans la cuisine noire, obscure, qui est aussi la chambre, nous les trouvons tous écroulés, sanglotant. Le dîner se trouve encore sur la table, une table ajoutée aux deux bouts à cause des enfants qui venaient toujours plus nombreux y prendre place. Abel était le huitième, le dernier, le plus petit, aussi, malgré leur rude écorce, ils sont touchés au cœur. Léon n'a pas quitté la table où il mangeait, Garrik s'est réfugié au coin du feu. Louise marche. Léonie rencoignée entre le lit et la pendule improvise pour son petit une sorte d'oraison funèbre farouche, violente, éloquent dans sa rudesse. Par moments, elle lève ses deux bras solides et maudit l'empereur d'Allemagne, ses fils, tous les siens à travers les générations. Nous pleurons tous dans cette chambre où la douleur de ces pauvres gens se mêle si humblement aux plus simples choses de leur vie. Ils regardent les gros pains rangés sur une planche, les choses pendues au plafond et ils les prennent à témoin de la cruauté de la guerre. Après avoir pleuré sans rien dire, Léon se met debout et s'envoie un long jet de vin dans le gosier puis il se rassied devant cette table qu'il a fallu rallonger aux deux bouts parce que les enfants devenaient trop nombreux et où il se trouve seul maintenant en face de la grosse bouteille à moitié pleine de vin.

Ce soir, nous écoutons tout le temps parce que, de loin en loin, un cri lugubre passe à travers les murs, c'est Léonie qui pleure le sien.

Misepois, Marie Encholice, Les sauteurs du vent, Gascogne, 1986, pp. 90-91.

Image à la onzième d'André Lapasse



Le souvenir

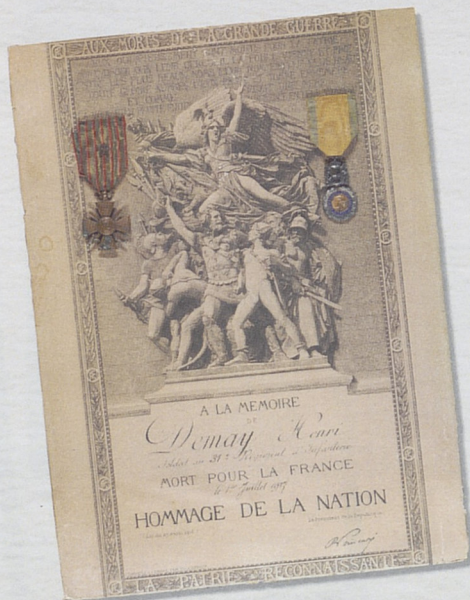
Le souvenir est dans les cœurs, bien sûr, mais il s'accroche aussi à des objets.

Les objets personnels, d'abord, ceux que le soldat avait envoyés ou ceux qui sont renvoyés après sa mort : des lettres, des photographies, des vêtements ou les petits objets de la vie quotidienne. Ils seront conservés pieusement dans une boîte, dans un coffre, dans un tiroir. Beaucoup sont toujours là, un siècle après, supports de la mémoire familiale.

La plaque d'identité, obligatoire depuis 1881, permet l'identification. Plaque de Joseph Denjean, de Mirepoix, tué en octobre 1918 (Don famille Evreux).



Montre fracassée par l'obus qui a tué Jules Soumac, de Montaut, en avril 1918 (fonds Alain Raabert).



Plaque émaillée en hommage à Raymond Rouzaud, de Siguer (archives de la famille Sablar, polles).

Hommage de la Nation encadré avec la Croix de Guerre et la Médaille militaire (famille Desmay, de Castillon).



Jeudi 14 janvier [1915]

On rapporte de Mirepoix une caisse en bois. Ce sont les derniers menus objets ayant appartenu à Abel, des riens auxquels il devait tenir beaucoup et qui reviennent de très loin. On pleure autour de la caisse comme devant un cercueil, ces pauvres choses qu'on prend une à une donnent tellement l'impression qu'il est mort. On retrouve un miroir de poche, un paquet de tabac, un beau mouchoir rose tendre brodé (par Elise sans doute), un porte-monnaie qui contient encore quelques sous, la fortune d'Abel, quelques photographies, des lettres, ses secrets d'amoureux cachottier. Ce sera dans ces riens que son souvenir vivra le plus longtemps. On l'y retrouvera en exhumant de loin en loin son puéril trésor, puis ces reliques mourront elles aussi au fond de leur boîte et le pauvre petit Abel descendra alors très vite dans cet oubli immense d'après la tombe.

Mirepoix, Marie Exholier, Les saisons du vent, Lysac, 1986, p.101-102

Et puis des objets « créés » qui célèbrent le disparu : on encadre une photo du poilu en uniforme, le diplôme d'Hommage de la Nation, les médailles, on fait des montages avec des armes ou autour d'une photo... Pour la famille, pour les enfants particulièrement, qui grandissent dans cette ombre, et pour les visiteurs, ces objets exposés aux yeux de tous témoignent de la place qu'on conserve au disparu dans sa maison autant que du caractère héroïque de sa mort. L'héroïsation du soldat tombé pour défendre la patrie et la civilisation aide à supporter le deuil et perpétue ce deuil à travers les générations.